



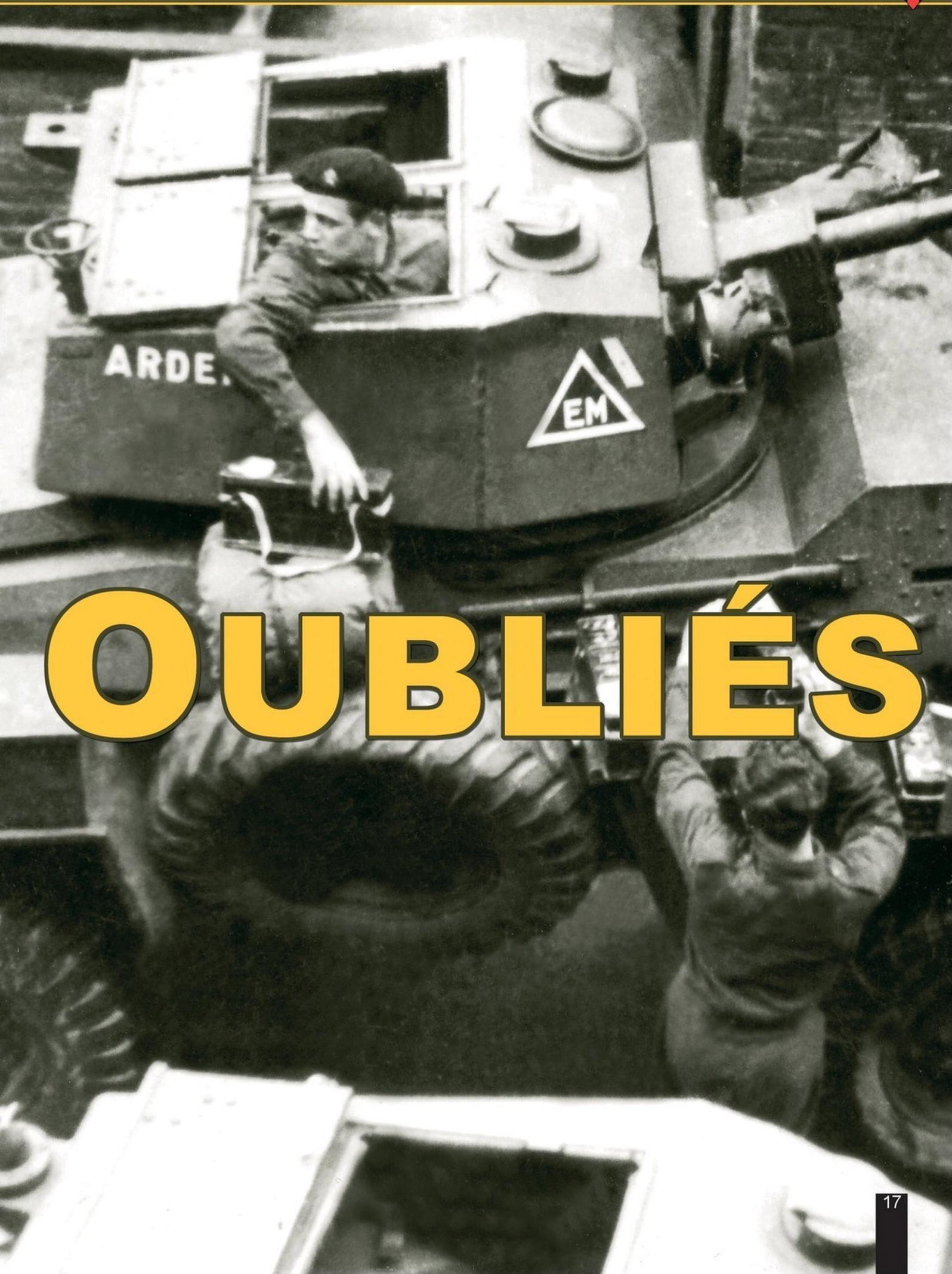
*Au mois d'août 1944, des soldats belges participent aux côtés des unités alliées à la campagne de Normandie avant de libérer leur capitale, Bruxelles, au début du mois de septembre.*

*L'histoire de ces hommes ordinaires devenus de véritables héros commence dès la capitulation de la Belgique, c'est-à-dire le 28 mai 1940.*

# LES HOMMES

**Par Hugues Wenkin**





# OUBLIÉS



Le 28 mai 1940, l'Armée belge encerclée dans la poche de Dunkerque est contrainte de déposer les armes. Le roi Léopold III prend la décision de capituler pour éviter le massacre inutile et inéluctable de ses soldats. Il adopte aussi la position controversée de se constituer prisonnier pour partager le sort de son armée. À compter de ce moment-là, deux attitudes coexistent au sein des troupes : se rendre, conformément aux ordres, ou bien désobéir et poursuivre la lutte. De très nombreux combattants choisiront la première option, tout en étant persuadés, pour la plupart d'entre-eux, qu'ils seront rapidement libérés et démobilisés. Pour les autres, ceux qui refusent de capituler, une longue aventure débute !

Parmi ceux-ci, certains s'égaient dans la nature au moment du rassemblement des prisonniers de guerre tandis que d'autres partent combattre aux côtés des Français. C'est le cas en particulier du lieutenant Richard Smekens qui commande une compagnie du 25<sup>e</sup> régiment du génie. Le matin du 28 mai, il rassemble ses hommes au son du clairon pour leur lire l'ordre de capitulation tout en leur faisant part de sa décision de rejoindre Dunkerque et de continuer la lutte aux côtés des Alliés. Lui, le sergent-major Harboort et vingt volontaires rejoignent les restes d'une division d'infanterie nord-africaine de l'Armée française avant d'être finalement évacués de la poche de Dunkerque. Ils ne seront pas les seuls : le commandant Cambier et l'adjudant Monneau entraînent avec eux un groupe équivalent de chasseurs ardennais. À ces contingents s'ajoutent un grand nombre d'autres volontaires qui passent en Angleterre de leur propre initiative, ainsi que les blessés qui avaient été évacués vers les hôpitaux britanniques. Ces hommes seront le noyau dur des forces belges en Grande-Bretagne.

Le 22 juin 1940, le ministre Marcel Henri Jaspar lance un appel aux « officiers, sous-officiers et soldats belges », prêchant que « l'heure n'est pas aux larmes mais aux actes ». Il sera suivi par l'ambassadeur belge en Grande-Bretagne, le baron Cartier de

Marchienne qui, le 21 juillet, donne le premier une position claire : la Belgique reste dans la lutte. Tous les Belges d'Angleterre, réfugiés et militaires, sont rassemblés dans la petite ville de Tenby, au pays de Galles. Au mois de juillet, un officier est désigné pour en être responsable. Il s'agit du général Van Strijdonck de Burkel. L'homme est un ancien cavalier, le dernier à avoir chargé sabre au clair en 1918. Quelques mois plus tôt, il avait été rappelé de sa retraite pour diriger une commission d'achat de chevaux en Angleterre. C'est donc bien malgré lui qu'il se retrouve à la tête des quatre cent soixante-deux hommes réunis à Tenby. Les éléments rassemblés y sont disparates, la cohésion absente, les cadres et les hommes de troupe provenant tous d'unités différentes. Le premier événement qui les rassemblera sera le défilé de la fête nationale du 21 juillet.

### LES « FARCES » ARMÉES BELGES

En août 1940, une unité combattante belge composée de trois pelotons est constituée. Les débuts sont modestes. Cependant, dès le 4 septembre, les effectifs autorisent la formation de trois compagnies. Trois jours plus tard, les premiers véhicules arrivent. En octobre, quatre compagnies sont ventilées au sein d'unités anglaises engagées dans des missions de défense côtière. Elles sont rassemblées en un bataillon d'infanterie organisé à l'anglaise dont le commandement est assuré par le major Cumont, ex-attaché militaire de l'ambassade de Belgique en Grande-Bretagne jusqu'en mai 1940. Doté d'un certain sens de l'organisation, c'est sous l'égide de celui-ci qu'en 1941 une batterie d'artillerie et un escadron d'autos blindées voient le jour. Pourtant, au sein des « *Free Belgians* », comme les baptisent bientôt les Britanniques, le moral est loin d'être au beau fixe, d'autant que le recrutement s'avère difficile. Les évadés d'Europe occupée, parvenus jusqu'au Portugal via l'Espagne de Franco et ses geôles, sont dissuadés de se rendre en Grande-Bretagne ;

Ci-contre et en face :

Les « grands débuts » des Belges en Grande-Bretagne... Automitrailleuses déclassées (ci-contre une Rolls-Royce remontant à Mathusalem et portant encore les marques des armées de Sa Majesté), camionnettes brinquebalantes, motos de liaison inadaptées à la circulation en tout-terrain (sur notre photo, il s'agit d'une Ariel anglaise), etc., constituent le gros de l'équipement de la future « brigade Piron » lors de sa constitution. Quant à l'artillerie, à la formation de l'unité, elle n'existe tout bonnement pas, les servants devant s'entraîner avec des leurres en bois disposés sur des emplacements tracés sur le sol à l'aide d'une craie !



ASBL Tank Museum  
Coll. Jean-Louis Marichal  
DR



certains sont même poussés à rejoindre les colonies. Arrivés à Londres, les trop rares volontaires sont aiguillés vers l'aviation et la marine.

De fait, les troupes terrestres belges sont constituées d'hommes provenant de divers horizons. Tout d'abord, il y les évadés. Arrivant en un flot continu qui ne cesse de grossir jusqu'en 1944, ils ont un idéal chevillé au corps, celui de se battre aux côtés des Alliés pour délivrer leur pays du joug nazi. Le passage par les prisons espagnoles et les privations en ont fait de fortes têtes, des hommes prêts à se battre mais qui ne s'en laissent pas compter facilement. Les Belges d'Angleterre et du bout du Monde constituent une autre partie des recrues. Ils viennent d'Argentine, du Canada, des États-Unis, des quatre coins de la planète. Ayant entre dix-neuf et trente-cinq ans, ils ont été mobilisés par leur gouvernement en exil et ont répondu présents à l'appel. Certains n'ont jamais vu la Belgique. D'aucuns ne parlent même pas l'une des trois langues nationales. Ils sont toutefois animés par un fort esprit patriotique. Enfin, il y a les ex-Légionnaires. Certains ont quitté les Forces Françaises Libres pour rejoindre les leurs. D'autres arriveront plus tard : le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord de novembre 1942 ayant provoqué le ralliement de l'Armée d'armistice à la cause alliée, dont des unités de la Légion étrangère, le gouvernement belge a obtenu du général de Gaulle et des autorités de la France combattante la permission de recruter les « nationaux » qui s'y trouvent. Les uns et les autres arrivent en Angleterre avec la promesse écrite de garder leur grade et leur ancienneté de la Légion. Ils déchanteront rapidement, ce qui générera des tensions supplémentaires... Ils apportent cependant leurs compétences militaires, leur savoir-faire de vétérans ainsi que leur mentalité de légionnaires. L'ambiance dans les troupes belges est donc pour le moins cosmopolite. D'ailleurs, au vu des différences linguistiques, Wallons, Flamands, Belges germanophones, anglophones et hispanophones adoptent l'anglais comme langue véhiculaire pour les transmissions radio jusqu'à l'échelon de la section.

On le comprend aisément, ces hommes qui ont tout quitté pour se battre rongent leur frein dans l'inaction. Dès leur arrivée, certains sont déçus, notamment lorsqu'ils constatent le contraste existant entre la troupe et le gouvernement belge installé à Eaton Square, au cœur de Londres. Tandis que la « piétaille » manque de tout, d'autres, dont d'obscurs fonctionnaires, semblent baigner dans l'opulence. L'année 1941 glisse au rythme des missions de défense côtière et des entraînements éprouvants. Dès le début 1942, les volontaires réclament un champ de bataille pour apporter leur pierre à l'édifice de la victoire alliée. Au sein de la troupe, les coups de gueule se multiplient. Le gouvernement belge réagit alors en se perdant en de vagues promesses. Le but politique qu'il s'est fixé est inavouable à ces têtes brûlées : ils sont gardés en réserve pour participer à la libération de la Belgique. Or, la faiblesse des effectifs est telle qu'elle ne permet pas de les envoyer au combat car ils risqueraient d'être décimés ; dans un tel cas, la Belgique ne serait plus en mesure de participer, même symboliquement, à sa propre libération. Par dépit, la déception aidant, les forces belges sont rebaptisées les « farces » belges par les troupiers. Un détail certes anecdotique mais qui en dit long sur l'état d'esprit de ces hommes impatients d'en découdre avec les « Boches ». Ce n'est que le 30 avril 1942 qu'un accord est signé entre le gouvernement belge et le *War Office* afin de donner naissance aux unités combattantes belges.





Les deux autos blindées Lanchester de la brigade. Reçues avec la Rolls-Royce pour entraîner les équipages. Leur mauvais état mécanique, sera le cauchemar des mécanos.

ASBL Tank Museum

La tension diminue quelque peu quand deux unités spéciales sont créées. Il y a tout d'abord la constitution, le 3 juin 1942, de l'unité parachutiste SAS (Belgian Squadron) qui participera sous les ordres du capitaine Édouard « Eddy » Blondeel aux combats de Bretagne, de Normandie puis dans les Ardennes. Ensuite, le 7 juillet, un commando belge de quatre-vingt-neuf hommes est confié au capitaine George « Chesty » Danloy. Ils seront engagés à Anzio puis dans les îles Dalmates avant de participer à l'opération contre l'île de Walcheren. Si la création de ses unités aggrave encore un peu plus la crise des effectifs, en contrepartie, elle permet aux plus « turbulents » de se battre. Pourtant, le 17 novembre 1942, des officiers de la batterie d'artillerie déclenchent une mutinerie, mettant le gouverne-

ment belge en demeure de leur donner l'occasion de se battre. Même si, dès le lendemain, l'événement trouve un écho auprès des propagandistes allemands, les choses rentrent rapidement dans l'ordre. Le gouvernement belge n'a d'autre choix que de remplacer le major Cumont par un autre homme, un personnage ayant un charisme certain. Cet officier providentiel est arrivé de Belgique le 9 janvier 1942. Il se nomme Jean-Baptiste Piron. Bien vite, ses soldats le surnommeront « le Lion ».

### LE FIRST BELGIAN INDEPENDANT GROUP

L'arrivée du major Piron, le 12 décembre 1942, change beaucoup de choses. C'est un homme de terrain qui a combattu dans les tranchées lors de la Grande Guerre, un « dur » à l'image des volontaires qui s'entraînent en Grande-Bretagne. Ceux-ci trouvent en lui l'interlocuteur qui leur manquait. Guy Weber, officier dans le groupement belge, décrit sa prise de fonctions : « [...] Il envoya les gens en congé. Chacun selon ses goûts, à la demande, en dehors des normes prévues. Puis, il emmena ses hommes « dans la campagne », en manoeuvre. Le soir, il partageait leur repas, sous la tente, « à la gamelle ». Les « légionnaires » avaient trouvé un interlocuteur. Il fut plébiscité dans l'opinion de tous. » – [in « Des hommes oubliés », Guy Weber, Éditions Louis Musin].

Avec Jean-Baptiste Piron, c'est aussi une nouvelle organisation des forces terrestres belges qui se met en place. Le bataillon devient le premier groupement belge. L'unité est conçue pour opérer indépendamment, avec ses propres unités de service, du génie, d'artillerie et de reconnaissance. L'année 1943 et le premier semestre 1944 sont mis à profit pour en faire une unité de combat cohérente et souple, dont l'ossature est composée de trois compagnies d'infanterie mécanisée. Piron se dépense sans

Piron en Angleterre en discussion avec le général Van Strijdonck. Celui-ci se trouvait en Angleterre en 1940 pour acheter des chevaux. Et, c'est bien malgré lui qu'il se retrouvait à la tête des forces belges en Grande-Bretagne. Le break de chasse sur la droite du cliché est typique des véhicules d'état-major de l'Armée britannique. Il n'est d'ailleurs pas sans rappeler ceux qui équipaient les officiers supérieurs des Français libres dans le désert.

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR





## UN LION NOMMÉ PIRON

Jean-Baptiste Piron est né à Couvin, le 10 avril 1896. Il passe une enfance heureuse dans cette petite ville frontalière belge, au nord-ouest de Charleville-Mézières. Il a dix-sept ans quand il entre à l'école royale militaire au sein de la 64<sup>e</sup> promotion infanterie et cavalerie. Un an plus tard, la Première Guerre mondiale éclate. La pénurie d'officiers consécutive à la saignée des premiers mois du conflit le catapulte à la tête d'un peloton de soixante hommes tous plus âgés que lui. Il participe à la bataille d'Anvers en tant que sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de ligne. Il est blessé à la main, en 1916, par un éclat de shrapnell. En octobre 1917, il doit être évacué sur l'hôpital de Cabourg à cause d'une appendicite purulente. La convalescence le rendant inapte au service dans l'infanterie, il se porte volontaire pour être observateur dans l'aviation. C'est là qu'il est blessé une seconde fois, le 11 août 1918, après que son pilote et lui aient été contraints à un atterrissage forcé à cause d'une balle allemande ayant touché le réservoir de leur appareil.

Cité six fois à l'ordre du jour, Piron termine la Grande Guerre avec le grade de capitaine. Il n'a alors que vingt-deux ans. Lui souhaiterait retourner à l'université afin de devenir avocat, mais son père s'y oppose fermement. Le jeune officier termine donc ses études à l'école de guerre avant d'être désigné pour rejoindre l'état-major du 11<sup>e</sup> Corps d'armée basé à Anvers. Il passe par le régiment des Grenadiers de Bruxelles. Dans une armée d'après-guerre où les promotions sont rares, ce n'est qu'en 1933 qu'il est nommé capitaine-commandant. En 1934, il est affecté aux cyclistes frontière, à Henri-Chapelle, près de la frontière allemande. Il est nommé major BEM (brevet d'état-major) en mars 1936 et est affecté au 1<sup>er</sup> régiment de Grenadiers.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, il entre au quartier général du 5<sup>e</sup> Corps d'armée. C'est là qu'il fait la campagne de mai 1940. Au moment de la capitulation, le 28 mai, il estime que l'honneur ne passe pas par la captivité. Aussi décide-t-il de s'évader et de rentrer à Bruxelles. C'est en avril 1941 qu'il entreprend de passer en Angleterre après avoir traversé la France et rejoint Marseille puis Montpellier pour se rapprocher de l'Espagne. Après de multiples tentatives avortées, il parvient enfin à franchir les Pyrénées. Piron a la chance d'être pris en charge par une filière extrêmement bien organisée qui lui évite les affres du camp de Miranda. Après un bref séjour à Barcelone, il embarque à Lisbonne sur le navire belge « René-Paul » à destination de Gibraltar. Le 6 janvier 1942, il débarque à Greenock, en Écosse. Après l'inévitable passage à la « Patriotic School », où les volontaires nouvellement arrivés sont triés afin d'éviter l'infiltration d'espions de l'Axe, il est enrôlé dans l'état-major des forces belges au Royaume-Uni. Fin 1942, il est l'homme de la situation pour calmer le jeu auprès des soldats ébranlés par un début de mutinerie au sein de la batterie d'artillerie. Le 12 décembre, le ministre Pierlot lui annonce la réorganisation des forces belges et lui confie le *First Belgian Group*.

Pour dresser le profil de Jean-Baptiste Piron, nous avons choisi deux témoignages, celui de Guy Weber et celui de Jacques Wanty. L'un comme l'autre étaient officiers à la brigade lors de la prise de commandement de Piron. « Il avait un caractère entier. Il avait même un « fichu caractère », mais un cœur sensible... Il avait incontestablement le don du commandement », dira de lui le premier<sup>[1]</sup>. Quant au second, voici ce qu'il écrivait au sujet de Piron : « Parmi tous les officiers supérieurs belges se trouvant en Grande-Bretagne, Jean-Baptiste Piron était sans doute le plus qualifié pour prendre le commandement de la brigade qui porta plus tard son nom. Il poussait parfois le goût de la parade jusqu'à l'ostentation. Plus vaniteux qu'orgueilleux, il était un snobisme que rien ne justifiait. Démagogue à ses heures, peu nuancé dans ses jugements, sujet à des sautes d'humeur, il pouvait être arbitraire, capricieux, voire injuste... »<sup>[2]</sup>. On le comprend en lisant ces lignes, même si l'homme ne fait pas l'unanimité, il n'en laisse pas moins un souvenir marquant – bon ou mauvais – à ses subordonnés ! La marque d'un « vrai » chef, diraient certains !

Toujours est-il que, fort de sa longue expérience, il redresse rapidement le moral de la troupe. Les mémoires des anciens de la brigade sont formelles à ce sujet. Dès son arrivée, ils sentent que les choses changent. Il est très rapidement adopté. Ses soldats le surnomment « le Lion », un sobriquet en rapport avec son comportement courageux mais aussi sa chevelure très abondante. Sous son impulsion, le *First Belgian Group* devient une unité de grande valeur avec une forte cohésion. Lieutenant-colonel en 1943, il peaufine la formation de la brigade. Le 4 août 1944, à la veille de son embarquement pour la Normandie, il est promu colonel BEM. Son unité se montre combative et efficace. Il entre dans la légende le 4 septembre quand sa brigade participe à la libération de Bruxelles devant des Belges subjugués.

Achille Van Acker, premier ministre belge de mars à juillet 1946, lui propose la fonction de ministre de la défense. Il refuse. Piron place cet événement en janvier 1945 ; au vu de la fragilité de ce gouvernement, on ne peut lui donner tort ! Il gardera une amertume profonde de la dissolution de

« sa » brigade, le 15 décembre 1945.

En septembre 1945, il devient l'aide de camp du Prince Charles qui assure la régence sur le trône de Belgique suite aux remous causés par la question royale. S'ensuit une carrière où les promotions se succèdent. Général-major en décembre 1945, il commande les troupes d'occupation belges en Allemagne. En 1947, il est nommé Lieutenant Général. Il devient le chef d'état-major de l'armée de la force terrestre en 1951 avant de terminer sa carrière comme aide de camp de Sa Majesté le Roi Beaudouin. Il part à la retraite le premier juillet 1957. Tout au long de la période d'après-guerre, il reste profondément solidaire de ses compagnons d'Angleterre. Il décède le 4 septembre 1974. Il est titulaire de dix-sept décorations, dont la Croix de Guerre avec Palmes et la Légion d'Honneur.

Jean-Baptiste Piron était l'officier à poigne qu'il fallait aux volontaires belges pour devenir l'unité cohérente et combative qu'elle a été. Il a su par son charisme et son énergie leur redonner confiance en eux et en la pertinence de leur choix. Sa carrière a été exemplaire et l'a mené aux plus hautes responsabilités.

Il semble que son franc-parler et son attitude vis-à-vis de ses condisciples ayant choisi la passivité pendant l'occupation soient à l'origine d'un ostracisme à son égard. Bien que le milieu militaire belge en Grande-Bretagne ait été royaliste, en n'ayant pas choisi le chemin de la captivité en 1940 comme la plupart de ses pairs, Piron fut considéré par certains d'entre eux comme un mercenaire à la solde des Anglais, un officier ayant désobéi aux ordres de Sa Majesté Léopold III ; une situation qui par quelques aspects rappelle aussi l'histoire des Français libres. Aux yeux de ses détracteurs, Piron eut le tort d'appartenir à cette catégorie de visionnaires qui avaient eu foi en la victoire sur le nazisme dès 1940. Ces visionnaires, avec le retour des camps de prisonniers, étaient devenus minoritaires dans l'armée belge de l'immédiate après-guerre. Une minorité d'autant plus gênante qu'elle était auréolée d'une gloire bien légitime.

Pendant, il ne nous appartient pas de juger des choix des uns et des autres. L'Histoire, quant à elle, aura donné raison à Jean-Baptiste Piron dont on parle toujours quand les noms de ses antagonistes ont été oubliés !

<sup>[1]</sup> in, Guy Wéber, « Des hommes oubliés », éditions Louis Musin.

<sup>[2]</sup> in, Jacques Wanty, « Combattre avec la brigade Piron », éditions Collet.

Jean-Baptiste Piron en grande tenue, en 1957. Il est un des officiers belges parmi les plus décorés. Il porte ici des décorations belges ainsi que de nombreuses médailles étrangères.

Coll Jean-Louis Marichal DR





## LES HOMMES OUBLIÉS

Bren carrier « Zoro » (il manque d'ailleurs un « r » à ce nom de baptême) de la deuxième compagnie indépendante. Les Loyd carriers à l'arrière plan sont probablement ceux de la section antichar. Nous sommes encore à l'entraînement, et le fantassin au premier plan ne fait que simuler un combat. Bientôt, les choses changeront...

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR



compter, améliorant l'ordinaire de la troupe, obtenant de nouveaux véhicules, etc. L'officier belge a un caractère trempé mais aussi le soutien d'Hubert Pierlot qui occupe alors les fonctions de premier ministre en exil.

L'organigramme du groupement démontre la volonté d'autonomie que Piron et ses pairs ont voulu lui donner. Autour des trois compagnies indépendantes, disposant de leur propre appui-feu, gravitent différentes unités dont une batterie d'artillerie, un escadron d'autos blindées et une compagnie du génie. L'ensemble est coiffé par un état-major disposant d'une unité du train de brigade, d'une prévôté militaire, d'une unité de renforcement et d'une unité médicale. Chaque compagnie est composée de trois pelotons à trois sections d'une dizaine d'hommes qui forment l'ossature combattante. Au total une compagnie compte 120 fantassins sans oublier l'encadrement et les fonctions de support. Chaque section comprend une équipe de fusiliers armés de fusils Lee Enfield et une équipe Bren. Ces deux équipes font « feu et mouvement » dans l'assaut ou « hérisson » dans la défensive. Elles sont renforcées par un mortier léger de

2 inches (50mm). En plus de ses trois pelotons, la compagnie comporte :

- Un groupe de quatre mitrailleuses lourdes de type Vickers 303. Ces armes collectives sont affectées en renfort aux pelotons d'assaut en fonction du terrain. Les mitrailleurs ne participent pas à l'assaut mais restent en « base de feu ». Dans la défensive, ils forment la « croûte » et, si le peloton décroche, ils sont les derniers à rester sur place.
- Une section anti-aérienne montée sur deux Bedford 15 cwt (3/4 de tonne) armés de deux mitrailleuses.
- Un groupe de mortiers lourds composé de deux tubes de 3 pouces (76,2mm) capables d'envoyer des projectiles incendiaires ou explosifs jusqu'à 2 500 mètres.
- Une section antichar composée de deux pièces de 6 *pounders*. Ces canons ont une portée utile (en tirs tendus) de 750 mètres. Ils sont également utilisés pour déloger les snipers, comme « on tue une mouche avec un marteau »...
- Une unité radio.
- Une unité médicale.

L'escadron d'autos blindées est quant à lui porté sur les fonds baptismaux en février 1941 lorsqu'un petit détachement de volontaires est envoyé suivre une période d'instruction de trois mois au sein du 1<sup>er</sup> *Derbyshire Yeomanry*, un régiment d'autos blindées de la 6<sup>th</sup> *Armoured Brigade*. À leur retour, il se voit confier un groupe d'une quinzaine d'hommes, un camion et trois motocyclettes. C'est le noyau du *Belgian Armoured Car Squadron* ! Le 3 juin 1941, le commandement passe au capitaine vicomte de Walckiers. L'acte de naissance officiel de l'unité est daté du 12 juin, jour où elle quitte Tenby pour Great Malvern avec une trentaine d'hommes. Au mois de septembre, les Britanniques, alors dépourvus de tout ou presque, lui cèdent trois antiquités blindées : une Rolls-Royce de 1920 et deux malheureuses Lanchester (une *Mk. Ia* et une *Mk. Iia*) datant de 1930... Vétustes, ces machines tombent très souvent en panne, mais pour les Belges, c'est mieux que rien ! L'escadron débute

Une des quatorze autos blindées *Guy Mk. I* de l'escadron de reconnaissance en Angleterre. Les noms commençant pas C indiquent qu'il s'agit de la deuxième *Troop*. Le A étant dévolu à l'état-major et le B à la première *Troop*.

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR





*Ci-contre et ci-dessous :*

Auto blindée Guy Mk. IB. Au nombre de quatorze, elles sont les premières automitrailleuses modernes de l'escadron de reconnaissance. Leur camouflage est en deux tons de vert.

ASBL Tank Museum



son instruction. Au mois d'octobre, les engins définitivement à bout de souffle sont remplacés par quatorze autos blindées Guy Mk. IB armées de deux mitrailleuses Besa de 15mm et 7,62mm. Bien qu'étant plus modernes, ces véhicules sont tout aussi « fatigués » que leurs prédécesseurs mais leur nombre permet de créer trois pelotons. Ils passeront bientôt au nombre de cinq avec un peloton état-major pour coller au schéma organisationnel de l'armée britannique. L'escadron se comporte bien lors des diverses manœuvres auxquelles il participe. Le lieutenant-général Dewandre, à l'époque sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> peloton,

raconte une anecdote à ce sujet : « [...] Dès la fin novembre, changement de décor : l'escadron doit fournir un détachement à pied (supposé avoir été parachuté). Il est chargé d'une diversion dans une manœuvre du bataillon d'infanterie qui doit tester les défenses de l'aérodrome de Pershore. Par une nuit noire, on nous débarque en plein champ. Notre mission consiste à repérer l'aérodrome et à attirer l'attention des défenseurs pour faciliter l'attaque principale qui doit se déclencher de l'autre côté de la base. À notre étonnement, nous découvrons que celle-ci n'est défendue de notre côté que par une petite rivière sans aucune





*troupe. Bien qu'un certain nombre d'entre nous ne sache pas nager, nous traversons l'obstacle et aboutissons dans le quartier des logements de la base. C'est le moment où le bataillon d'infanterie déclenche son attaque. Nous ne trouvons aucun ennemi et errons un bon moment, lorsque quelqu'un découvre une pancarte « OPS ROOM ». Cela nous paraît être un objectif intéressant et nous fonçons ! À quelques centaines de mètres, nous découvrons le bâtiment. Nous capturons par surprise les postes de mitrailleuses qui le défendent et qui font face de l'autre côté. Nous occupons le poste de commandement et découvrons qu'il abrite un centre de transmission que nous neutralisons en déconnectant les fiches. Sans radio, nous ne pouvons ni transmettre le renseignement ni suivre le développement de l'attaque principale. Nous nous installons en défensive et attendons la suite des événements. En fin de matinée, le chef d'arbitrage survient et se fait expliquer l'opération. Il la trouve très drôle car, sans le savoir, nous avons neutralisé tout le secteur et les opérations en cours sont arrêtées faute de transmission. Incidemment, nous avons mis en lumière une faille de la défense de la base. Le pauvre commandant du secteur de Pershore paie la facture : il sera limogé le lendemain. Mais cela ne l'empêche pas de nous adresser des félicitations : le fair-play britannique n'est pas un vain mot ! » – [in « Au galop de nos blindés », Éditions J-M Collet & Roger Dewandre].*

L'entraînement des « cavaliers » de Piron n'est pas encore terminé : ils roulent à bord d'antiquités, mais ils ont déjà l'esprit d'initiative et l'allant qui caractérisent les troupes de reconnaissance. Au fil du temps, l'escadron d'autos blindées va recevoir des matériels de plus en plus récents. En février 1942, ils perçoivent des *Armoured Cars* Humber *Mk. I* et des *Scout Cars* Daimler *Mk. I* qui permettent d'organiser réellement l'escadron à « la sauce anglaise ». Les cinq *Troops* (pelotons) du *Squadron* (escadron) sont équipés de trois *Armoured Cars* et de deux *Scout Cars*, les premiers étant plus lourdement armés que les seconds. A cela, il convient d'ajouter un peloton de *Winklers* (voltigeurs) qui sert d'infanterie d'accompagnement. En avril

1943, les Belges passent sur Humber *Mk. IV* avant de toucher, en mai 1944, des *Armoured Cars* Daimler *Mk. I*, de véritables petits bijoux mécaniques, mais le débarquement approche et il y a beaucoup de travail pour se familiariser avec ce nouveau matériel. Entre autres raffinements technologiques utiles au combat, surtout dans les coups durs, les Daimler *Mk. I* possèdent un inverseur qui permet d'utiliser les quatre vitesses en marche-arrière. Cependant, le pilote ne peut manœuvrer son engin à cette vitesse en marche-arrière et c'est le chef de voiture qui doit s'en charger. Pour ce faire, il dispose d'un second volant orienté vers l'arrière. En cas de difficulté, il doit conduire à genoux dans la tourelle. Toutefois, pour cela, il ne dispose que d'une petite fente de vision et d'un levier de présélection. Il crie ses ordres au chauffeur : « freine, accélère, débraye, etc. » ! Si la tourelle tourne, il doit suivre le mouvement pour rester en vis-à-vis du volant. On imagine sans peine qu'une telle conduite nécessite une coordination parfaite entre les deux hommes ! La Daimler est équipée d'un canon de 2 *pounders* (40mm). C'est insuffisant, d'autant que dans le camp d'en face le Puma ou *Sd.Kfz 234* qui équipe la reconnaissance allemande dispose à la même époque d'un canon de 50mm. Les embouts « *Little John* » destinés à donner au canon britannique une puissance supplémentaire ne seront jamais livrés. Aussi, ce seront les mitrailleuses qui serviront le plus. Le 20 juillet, deux Staghound T17E2 sont livrées pour la défense anti-aérienne. Elles sont armées de deux mitrailleuses américaines de 12,7mm, des armes alors quasiment inconnues des soldats belges habitués aux matériels britanniques. Seuls les cadets qui rentrent de formation y entendent vaguement quelque chose. Cela dit, la suprématie aérienne alliée ne nécessitant pas leur engagement, elles ne tireront pas un seul coup de feu et ne seront utilisées que pour la défense du poste de commandement du lieutenant-colonel Piron. Enfin, une Staghound « *Rear Link* » équipée d'un canon factice et d'un poste 19HP permet de relier l'escadron au quartier général du groupe. C'est donc un escadron motivé, bien formé et bien équipé qui partira en Normandie pour y faire la guerre. Les faibles pertes essayées pendant la campagne



Les 25 *Pounders* en action ! Constituée sans canons, l'unité d'artillerie de la brigade « Piron » recevra des 75mm français avant de toucher ses obusiers britanniques. On compte dans ses rangs de nombreux Luxembourgeois, amalgamés avec l'unité belge faute d'être suffisamment nombreux pour former un régiment à part entière.

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR



témoignent de cet excellent état de préparation.

À l'instar de l'escadron d'autos blindées, l'histoire de la batterie d'artillerie du groupement commence en février 1941. Dépourvus de matériels, les artilleurs commencent leur entraînement avec des canons factices – des leurres faits en bois – dont les emplacements ainsi que ceux de leurs servants sont dessinés à la craie sur le sol (*sic*) ! Par la suite, ils recevront des canons de 75mm français avant de percevoir leur dotation de 25 *pounders* en décembre 1941. Groupée aux ordres de son chef, généralement, cette batterie soutient la brigade de ses feux, n'intervenant qu'à la demande du colonel Piron. Il arrive néanmoins qu'elle serve directement l'une des compagnies indépendantes pour une opération ponctuelle. Par ailleurs, l'on ne peut parler de la batterie sans évoquer son contingent de Luxembourgeois. Ces derniers n'étant pas assez nombreux pour composer un groupement indépendant, ils ont été confiés à la brigade Piron suite à un accord entre les gouvernements belge et luxembourgeois réfugiés en Grande-Bretagne. Les lois de la guerre compliquent singulièrement la vie de ces hommes car le Luxembourg ayant été annexé par le *III. Reich*, ils sont considérés par les Allemands comme des traîtres à leur nouvelle patrie germanique ! Anciens Légionnaires ou déserteurs de la *Wehrmacht*, ils portent généralement de faux noms pour éviter que leur famille ne soient inquiétées. Ils savent cependant que, dans le cas où ils seraient faits prisonniers, ils seraient fusillés sans aucune autre forme de procès...

La compagnie du génie, quant à elle, est composée de cinq officiers, vingt-cinq sous-officiers et soixante-quatorze militaires du rang. Elle est commandée par Richard Smekens et l'adjudant Harboort qui, l'un comme l'autre, avaient quitté la Belgique *via* Dunkerque en mai 1940. Ils sont en Angleterre depuis le début de l'aventure. Les missions de l'unité de génie sont multiples : déminage, remblayage de trous d'obus pour faciliter le passage du charroi, pose de ponts et de passerelles, etc.

## NORMANDIE ET NORD DE LA FRANCE

Le Jour-J se fait sans le *First Belgian Group*. Les Belges, qui attendent depuis quatre ans, en tirent évidemment une certaine amertume. Le 6 juin 1944 et les jours suivants, certains désertent « vers l'avant » pour partir se battre. Malgré leur ruse – ils s'étaient glissés dans une unité américaine déguisés en *GI's* ! – ils sont bien vite ramenés dans leur cantonnement par la police militaire. Leurs chefs se montrent compréhensifs. Ce n'est que le 29 juillet que l'unité de Piron reçoit un « *Warning Order* ». L'ordre de départ en campagne tant attendu est enfin tombé ! Subitement, le moral grimpe en flèche et, avec lui, l'appréhension légitime du départ au combat. L'officier-opération et l'officier-logistique ainsi que treize militaires partent pour la France en « *Advance Party* » dans le but de préparer l'arrivée de la brigade quelques jours plus tard.

En Angleterre, le 5 août, le chargement des deux mille deux cents hommes et des cinq cents véhicules à bord de quatre *liberty-ships*

Messe solennelle sur le LST juste avant le débarquement en août 1944. L'heure est grave, les Belges vont enfin entrer en action. D'aucuns attendent ce moment depuis le mois de juin 1940 et leur arrivée en Angleterre ! Les poutres en acier sortant des bâches des camions indiquent des engins affectés à l'atelier « mécanique » de l'unité.

Coll Jean-Louis Marichal DR





## LES HOMMES OUBLIÉS

Daimler Armoured Car  
Mk. I, reconnaissable à sa  
plage arrière en forme de  
« V », en action en  
Normandie.

ASBL Tank Museum



de dix mille tonnes débute. Ceux qui ont vécu ce moment ont été frappés par l'admirable organisation anglaise. En une heure de temps à peine, des centaines de véhicules de tout types sont pourvus du plein d'essence, d'huile et d'eau. Des équipes volantes viennent procéder aux éventuelles réparations. Les hommes sont nourris sans devoir quitter leur véhicule. Les engins en panne sont systématiquement poussés sur le bas-côté et remplacés. Le peloton antichar de la première compagnie en profitera d'ailleurs pour échanger ses tracteurs Loyd poussifs contre des machines neuves ; n'aurait-il pas été dommage de laisser passer une telle occasion... Dans la soirée, les bateaux appareillent. Le 7 août, le groupe débarque dans le port artificiel d'Arromanches. Pour beaucoup, c'est un moment de grande émotion. Voici ce qu'en relate le colonel Piron : « *J'avais comme aide de camp un Dinantais, le commandant Georges Houbion. Il avait rejoint l'Angleterre au début de 1942 après avoir subi une longue captivité dans les geôles espagnoles et au camp de Miranda de Ebro, de sinistre mémoire. Sa santé en était restée*

*fortement ébranlée, ce qui n'entamait en rien sa constance et sa bonne humeur ni son enthousiasme. Le panneau du Landing Craft à peine rabattu, il sauta à l'eau pour parcourir les quelques mètres qui le séparaient de l'étranger. Là, il s'agenouilla, prit en main une poignée de sable et l'embrassa avec ferveur. Ce geste spectaculaire eût pu paraître ridicule. Nul d'entre nous ne songea cependant à en rire, tellement il exprimait ce que tous nous ressentions. » – [in « Souvenirs », général Piron, Éditions La Renaissance du Livre].*

La concentration des moyens et leur réorganisation sont faites dans le secteur de la 1<sup>re</sup> Canadian Army, à deux kilomètres de la mer dans la périphérie immédiate du bourg de Douvres-la-Délivrande. Les unités se portent ensuite vers leurs zones de rassemblement dans la région de Plumetot puis vers Ranville. Elles entrent au contact de l'ennemi, des éléments de la 272. Infanterie-Division du General der Infanterie Friedrich-August Schack, à Sallenelles, le 13 août 1944, à 13h00. À ce moment de la bataille de Normandie, la montée en ligne de la brigade belge est dictée par sa composition. Le front est sur le point d'être percé et les grandes batailles d'usure autour de Caen sont désormais terminées. La poursuite va donc commencer. Le *First Belgian Group*, qui est entièrement mécanisé, est idéalement structuré pour ce type de mission où la souplesse tactique et la rapidité de mouvement sont des atouts considérables.

Sallenelles est l'un des villages qui a été libéré par les aéroports anglais de la 6<sup>e</sup> Airborne Division, le 6 juin 1944. Situé à l'est de Bénouville, il surplombe toute l'embouchure de la Dives. Cette hauteur est une position stratégique permettant de prévenir toute contre-attaque allemande contre les deux ponts sur l'Orne et son canal. Rommel a fait inonder cette zone, aussi se montre-t-elle impraticable aux blindés lourds. Dès la première journée, les Belges, qui opèrent sous les ordres des « *Red Devils* », montrent qu'ils sont là. Les mortiers arrosent copieusement les lignes allemandes. Les « *Landser* » ripostent avec leurs *Granatwerfer*. Nuit après nuit, des patrouilles sont organisées pour donner des coups de sonde dans le dispositif ennemi. Le 16 août, les Belges

Une équipe Bren, à l'affût, quelque part sur le front normand. À l'inverse des troupes françaises engagées en Europe en 1944, hormis quelques véhicules, la brigade « Piron » est très majoritairement équipée à l'anglaise. C'est aussi vrai en ce qui concerne les armes individuelles ou collectives de l'infanterie.

Coll Jean-Louis Marichal  
DR





ont leur premier mort au combat, Édouard Gérard, un garçon à peine âgé de dix-huit ans et qui était arrivé en Angleterre à 15 ans. Le *First Belgian Group* reste dans le secteur jusqu'au 17 août, date à laquelle est déclenchée l'opération « Paddle » qui permettra de percer le front allemand et de poursuivre les unités en retraite au-delà de la Seine. L'itinéraire de Piron et de ses hommes longe la côte fleurie et passe par Dozulé, Branville, Pont-l'évêque, Deauville, Honfleur.

L'escadron d'autos blindées démontre son savoir-faire, notamment à Branville, lors d'une reconnaissance mouvementée : « *Le chef du Scout Car de tête m'avertit qu'il est en vue de Branville. Les voitures prennent position sans bruit tandis que je vais à pied rejoindre le véhicule de tête d'où l'on peut observer le village. Tout y semble tranquille et un examen minutieux à la jumelle ne révèle aucune défense de notre côté... La défense semble être face à l'Ouest et axée sur la grand-route. Les seuls mouvements ennemis ont lieu sur la dite route et prouvent que les « Boches » n'ont pas observé notre approche. Je décide d'essayer de surprendre l'ennemi et de forcer l'entrée du village tout en tenant solidement une issue afin de m'assurer un chemin de repli si la résistance ennemie s'avère trop forte. Pour cela, deux blindés prennent position de façon à prendre le village d'enfilade et à empêcher tout déplacement des défenseurs d'un côté à l'autre. Les équipages des jeeps prennent position dans les haies le long de la route afin de défendre les abords de celle-ci. Ceci fait, ma voiture, précédée par le scout car conduit par Mackelberg, fonce vers le village. La surprise est complète. Au premier détour de la route, Matagne abat un Allemand ; celui-ci est touché avant même de pouvoir se retourner, alors qu'il se promenait l'arme à la bretelle. Du coup, les événements se précipitent ! Un autre Allemand est grièvement blessé au carrefour et s'écroule le long de la route. A tout moment, je m'attends à essayer des coups de feu des fenêtres qui nous surplombent. Je trouve quand même le temps d'enguirlander Matagne par radio pour lui dire de tirer des rafales au lieu de tirer coup par coup.*



*Il me rétorque tranquillement : « Je suis tellement près que je ne peux pas les rater ! » Cependant, l'ennemi se réveille ; Matagne essaie la sortie est du village, qu'il trouve obstruée. Les « Boches » tentent de s'infiltrer par les jardinets vers le Scout Car, mais avertis par Brackx, mon chauffeur, qui les a observés, nous leur envoyons une formidable rafale qui les fait disparaître instantanément. Le Scout Car paraît curieusement entouré d'une gaine de balles traçantes car, de leur côté, les deux autres blindés nous protègent fidèlement. Un peu inquiet, Matagne demande par radio si c'est bien nous qui tirons si près ! Au milieu de cette fusillade échevelée, deux civils affolés traversent la route et c'est un miracle que les mitrailleurs suspendent leur feu à temps. A peine ont-ils disparu que les Feldgrauen essayent de nouveau de nous manœuvrer ; du coup, la bataille reprend de plus belle. Il y a un petit groupe d'ennemis derrière un petit mur, à moins de cinquante mètres, et j'entends hurler des ordres. Mon mitrailleur leur envoie rafale sur rafale ; si nous avons des obus explosifs ! C'est le moment que choisit ma mitrailleuse*

Nord de la France, été 1944 : Les Belges foncent, en marche pour rejoindre et libérer leur patrie. On les voit ici avec des éléments britanniques de la *Guards Division*, dont on aperçoit un Cromwell sur la gauche de la photographie. Au fur et à mesure de leur progression dans le nord de la France, les troupes de Piron recevront un accueil de plus en plus chaleureux, car les familles françaises ayant des cousins en Belgique y sont bien sûr très nombreuses.

Coll Jean-Louis Marichal  
DR



Une Jeep de la compagnie du génie traverse la Touques, en Normandie, sur un pont flottant. Matraqués par l'aviation alliée, sabotés par les Allemands en retraite, À la mi-1944, dans le pourtour de la Normandie, rares étaient les ouvrages d'art encore en état de supporter le passage de véhicules, y compris parmi les plus légers !

Coll Jean-Louis Marichal  
DR



Piron savoure sa victoire. Bruxelles est enfin libre après cinq longues années d'occupation ! L'homme est déjà un héros aux yeux de la Belgique toute entière.

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR

*pour s'enrayer. Je n'ai jamais dépanné aussi vite ! À petite vitesse, nous essayons les différentes issues du village : elles sont toutes impraticables. Il me semble voir une pièce antichar tournée vers l'Ouest sur la grand-route. Nous tirons une longue rafale pour empêcher qu'on ne la tourne vers nous. Jusqu'ici aucun Panzerfaust n'a fait son apparition. C'est un vrai miracle car nous devons offrir une cible idéale pour ces engins. Soudain, les tirs ennemis semblent faiblir et, pensant à un repli, je considère déjà la possibilité de prendre le village en faisant avancer le reste de mon peloton quand la fusillade reprend vers le Sud : les « Boches » attaquent la route derrière moi ! Ceci est plus grave : il faut faire vite. De plus, Salman me signale que sa mitrailleuse est en panne. Il vaut donc mieux se replier avant qu'il ne soit trop tard. » – [in « Au galop de nos blindés », Éditions J-M Collet & Roger Dewandre].*

Cette action menée par le sous-lieutenant Dewandre va lui valoir la *Military Cross*. Le *First Belgian Group* sera quant à lui cité à l'ordre de l'Armée : « *Au cours de la progression de la 1<sup>re</sup> Armée Canadienne, de l'Orne au Havre, a toujours été à l'avant-garde de la division à laquelle il était attaché. S'est emparé, après de durs combats, de toutes les localités jalonnant la côte normande et notamment des villes de Cabourg, Villers-sur-Mer, Deauville, Trouville, Honfleur et Bolbec. Son action lui a valu les plus hauts témoignages d'estime de*



Scène de liesse populaire dans Bruxelles libérée ! Les récits des Anciens racontent que, jamais plus, ils ne furent aussi souvent embrassés par autant de jolies femmes sous les yeux de leur mari...

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR

*la part du haut-commandement allié ».*

Après la prise de Honfleur, le *First Belgian Group* traverse la Seine à Caudebec en Caux, les 30 et 31 août. Les éléments du train de brigade et l'état-major font le détour par les ponts de Rouen. A ce moment, Piron et ses « mécanisés » sont rattachés à la 49<sup>e</sup> *Infantry Division* britannique. Ils se dirigent vers le Havre pour participer à la libération du port. Le 2 septembre, les Belges passent sous le commandement du *XXX Corps* et reçoivent l'ordre du lieutenant-général Sir Brian Horrocks de se porter sur Arras. La frontière de la Patrie se rapproche...

### BRUXELLES !

Le front allemand craque de toutes parts. Le 29 août, le *Generalfeldmarschall* Walter Model donne l'ordre de repli sur la ligne de défense à l'Ouest. Ligne qui théoriquement court de l'Escaut à la Moselle en passant par la Meuse, le canal Albert et le *Westwall* et doit barrer le passage vers le *Reich* ; théoriquement seulement car, à ce moment précis, ces défenses sont inachevées et insuffisamment garnies en personnels et matériels pour représenter un obstacle réel. La tâche de Model est titanesque. Les Alliés poursuivent ses soldats en retraite dans le but d'empêcher la constitution de ce front. Une opération aéroportée est planifiée entre Tournai et Lille mais l'avance fulgurante des alliés la rend inutile. Les paras sauteront plus tard, sur Arnhem et Nimègue. Au sein du *XXX Corps*, le *First Belgian Group* participe à cette poursuite qui, selon de nombreux témoignages, pourrait être qualifiée de « rallye automobile » tant elle se fait rapidement et sans heurts. Rouen et Amiens sont libérées.

Au matin du 3 septembre, les convois belges quittent Arras dans le sillage de la *Guards Armoured Division*. A 16h36, abordant le petit village frontalier de Rongy, les « évadés » retrouvent enfin leur patrie. Découvrant qu'ils sont Belges, la population leur réserve un accueil enthousiaste. La progression continue. Tournai, Ath puis Enghien sont dépassées par le « Lion » et ses soldats. Au grand dam des cavaliers, le peloton des automitrailleuses n'entre pas dans Bruxelles le 3 septembre, en tête des *Guards*, car des difficultés de ravitaillement l'ont retardé. Le *First Belgian Group* pénètre dans la capitale belge le 4 septembre. Il est 15h00. Les témoignages sont unanimes, l'accueil est triomphal. Pour les hommes de Piron, c'est le plus beau jour de leur vie, la récompense des épreuves traversées. La ferveur populaire rebaptise le *First Belgian Group* qui devient la « Brigade Piron ». Vêtus de leur tenue d'apparat, les militaires attentistes restés en Belgique se mêlent aux « *Battle Dresses* » délavés par le soleil normand. Les Bruxellois ne sont pas dupes. Avec humour, les indéclicats héritent d'un sobriquet peu glorieux : Les « Naphtalines ». Comme ils sont sur place, ce sont eux que le gouvernement belge prendra pour réorganiser l'Armée... Les hommes de la « Brigade Piron » sont les preuves vivantes que, le 28 mai 1940, il fallait continuer la lutte. Ils sont des gêneurs, des empêcheurs de tourner en rond qui aux yeux des « Naphtalines » n'ont pas obéi aux ordres royaux. Pour certains, ils valent à peine mieux que des SS de la Division Wallonie qui auraient réussi. Cet état d'esprit va miner l'évolution de la brigade. Piron est autorisé à lever deux cents volontaires parmi les milliers de jeunes enthousiastes qui veulent rejoindre ses troupes, ce qui comble à peine les pertes enregistrées en Normandie et dans le nord de la France ; une centaine de morts mais plus de mille blessés. Après une semaine de liesse



Daimler Scout Car Dingo de la brigade « Piron » dans le nord de la Belgique, par temps pluie rendant le terrain gras. Le pare-brise est un détail rarement observé sur ce genre de véhicule.

ASBL Tank Museum

populaire, la brigade se remet en route pour Louvain puis Bourg-Léopold où les Belges sont accrochés par des *Waffen-SS* néerlandais laissés en bouchon par la *Wehrmacht* qui retraite. Piron et sa brigade contribuent ensuite à agrandir la tête de pont de Beeringen, au-delà du canal Albert. Le 25 septembre, les Belges entrent aux Pays-bas. L'unité commence alors à combattre sur le canal de Wessem.

## PAYS-BAS

La première campagne de Hollande est une période difficile

pour la « Brigade Piron ». Sa mission est de se tenir sur le flanc gauche des Alliés, à la base du saillant créé par l'opération « Market Garden ». En un temps record, de nuit et avec un personnel limité, l'unité de génie construit un pont sur le canal reliant la Meuse à l'Escaut. Ce pont *Bailey*, surnommé « The Brussels Bridge », servira de point de passage à plus d'une division alliée en route vers le front. Le secteur défensif dévolu à la brigade est trop vaste et les lignes sont étirées. Les hommes sont perclus de fatigue, ce qui ne les empêche pas de multiplier les patrouilles harassantes. Une unité de reconnaissance est faite



Alerte ! Parfaite démonstration d'une unité d'infanterie mécanisée capable de gicler de ses engins au moindre danger identifié ou bien même supposé. On remarquera la cocarde belge sur le flanc du *Bren carrier* ainsi que son numéro d'immatriculation britannique.

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR



Lors de la deuxième campagne de Hollande, les Belges combattent au côté de la première brigade blindée canadienne. Le blindage de ce Sherman Firefly Mk. Ic canadien est renforcé par des chenilles de Panzer IV.

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR

prisonnière dans le poste d'écoute qu'elle occupe à Santfort. La météo pluvieuse transforme les positions en borbier. Tranchées et trous de combat sont inondés. Par bien des côtés, l'ambiance n'est pas sans rappeler celle de la Grande Guerre. Les *Troops* du peloton d'autos blindées patrouillent sans relâche sur les routes qui longent le canal de Wessem. Les pertes sont élevées, particulièrement chez les nouvelles recrues qui manquent d'entraînement et d'expérience. Le 31 octobre, le secteur tenu par les maigres effectifs de la brigade est renforcé par la 53<sup>rd</sup> *Infantry Division* et la 4<sup>th</sup> *Armoured Division* canadienne. Une offensive de grand style est en effet planifiée dans ce secteur. Le 11 novembre, en prévision de cette attaque, la 2<sup>e</sup> compagnie reçoit l'ordre de nettoyer la tête de pont ennemie sur le canal. L'attaque réussit mais les pertes sont élevées.

Le 17 novembre, après de longues semaines de combat, la brigade est relevée pour être réorganisée à Louvain. L'effectif est élevé au niveau de celui d'une véritable brigade d'infanterie à structure ternaire (trois bataillons). Les unités d'artillerie, du génie et de blindés sont détachées pour former des noyaux d'autres unités. La brigade reçoit deux mille quatre cents

volontaires qu'il faut instruire et entraîner. L'unité ainsi formée prend le nom de la brigade d'infanterie « Libération ».

Le 3 avril, la brigade, moins son second bataillon détaché auprès des *Royal Marines Commandos* sur l'île de Walcheren, remonte en ligne dans le secteur du 1<sup>er</sup> *Corps canadien*. C'est le début de la seconde campagne de Hollande. Les Belges combattent sur la « *Grebbe Linie* », l'ancienne ligne de défense néerlandaise de mai 1940, entre le Rhin et le Waal, à l'ouest de Nimègue et d'Arnhem. Les anciens se croient de retour dans le secteur de Wessem. Le 17 avril 1945, l'ordre d'attaquer arrive. Le premier bataillon a pour objectif Ochten, le troisième Heusden et Opheusden, localités au sein desquelles les Allemands sont fortement retranchés. Les Belges opèrent avec le précieux soutien des Sherman de la 1<sup>re</sup> *Armoured Brigade* canadienne. Les défenses ennemies sont enfoncées. Une poursuite s'engage qui n'est arrêtée que par un champ de mines. A Ochten, combattant au côté de chars « *Flails* » démineurs, le 1<sup>er</sup> bataillon traverse la « *Grebbe Linie* » avant de faire sa jonction avec le 3<sup>e</sup>.

## ÉPILOGUE

Après cette opération, plus rien ne se passe ou presque. L'ordre de cesser toute opération tombe le 26 avril 1945. Le *III. Reich* capitule. Du 15 mai au 15 décembre, la brigade participe à l'occupation de l'Allemagne. Le 15 décembre 1945, la « *Brigade Piron* » est officiellement dissoute. Au final, celle-ci se sera entraînée quatre années durant pour se battre six mois. Elle aura néanmoins accompli une chose essentielle dans l'histoire de la Belgique contemporaine : grâce à elle, la Belgique a pu faire partie des vainqueurs en 1945. Pourtant, la nation ne reconnaîtra pas les mérites de ses hommes. Après-guerre, ils se considèrent comme ayant été oubliés, en tirant un sentiment d'amertume. De nos jours, les survivants de la brigade du « *Lion* » se nomment encore eux-mêmes les « *Hommes oubliés* ».

Remerciements à Monsieur Jean-Louis Marichal pour son aide précieuse à la réalisation de cet article. Le lecteur pourra trouver d'autres photos sur son site dédié à la brigade Piron : [http://users.skynet.be/brigade-piron/Accueil\\_fr.htm](http://users.skynet.be/brigade-piron/Accueil_fr.htm)

Bren carrier « *Reine Astrid* » en Allemagne pendant l'occupation, les quatre chiffres d'identification datent de la réorganisation à trois bataillons de novembre 1944.

Coll. Jean-Louis Marichal  
DR

